POSTFACE

de Pierre Piret

Simon Leys essayiste

L'essai est assurément le genre de prédilection de Simon Leys. Même s'il a également publié quelques récits – comme *La Mort de Napoléon*, son seul texte de fiction, ou *Prosper*, témoignage d'une campagne de pêche en Bretagne à laquelle il avait participé lorsqu'il était étudiant –, c'est à l'essai (et à la traduction, nous y reviendrons) qu'il a consacré l'essentiel de son activité littéraire et c'est d'abord et avant tout en tant qu'essayiste qu'il s'est fait reconnaître dans le monde des lettres. L'essai l'a accompagné tout au long de sa vie et a pris diverses formes en fonction des circonstances, des projets et préoccupations personnels comme des événements auxquels il fut confronté.

L'enjeu des essais : éthique et non politique

On pourrait distinguer trois formes principales. La première est celle de l'essai universitaire, pratiquée par le sinologue Pierre Ryckmans. Après des études de droit et d'histoire de l'art à l'Université catholique de Louvain, de langue, de littérature et d'art chinois à Taïwan, celui-ci entame, par le biais de la traduction et de recherches sur

la peinture chinoise, une brillante carrière de sinologue, qui le conduit à enseigner en Australie, où il s'installe en 1970 et où il demeurera jusqu'à sa mort[1]. La deuxième est celle de l'essai politique, consacré à la Chine moderne, maoïste et post-maoïste, et, plus largement, au totalitarisme : Pierre Ryckmans devient Simon Leys au moment de publier *Les Habits neufs du président Mao*, en 1971, premier d'une série d'essais dans lesquels il s'attache à dénoncer l'imposture de la Révolution culturelle et sa célébration par nombre d'intellectuels et de médias occidentaux, sa thèse étant que la Révolution culturelle n'est rien d'autre qu'une stratégie mise en œuvre par Mao pour se maintenir au pouvoir par la violence. La troisième est celle de l'essai littéraire : celui qui signe désormais Simon Leys est un lecteur passionné de littérature française, mais aussi chinoise (qu'il enseigne à Canberra) et anglaise (l'anglais étant sa langue d'adoption) ; si l'indignation l'avait poussé à écrire ses essais politiques, c'est le plus souvent l'admiration qui l'amène à rédiger des études critiques, à préfacer voire à traduire ses œuvres favorites. Dans la grande diversité de ses lectures, on peut repérer un filon particulier, qui a trait au thème de la mer, une autre passion de Simon Leys[2], que nous avons voulu mettre en exergue également dans la présente anthologie.

Pour distinctes qu'elles soient, ces trois formes ne s'excluent pas. Bien au contraire, elles cohabitent continument. *Les Naufragés du Batavia*, par exemple, combine son goût de la navigation (Simon Leys a fait un séjour aux îles Houtman Abrolhos, site du naufrage), son admira-

1. La biographie de référence est celle de Philippe Paquet : *Simon Leys, navigateur entre deux mondes*, Gallimard, Paris, 2016.

2. Qui a d'ailleurs réalisé une importante anthologie sur ce thème : *La Mer dans la littérature française*, Plon, Paris, 2003, 2 volumes, 778 et 730 p.

tion pour l'ouvrage de Mike Dash, qui l'a précédé en écrivant le livre qu'il aurait voulu écrire[1], et sa rigueur dans l'analyse du totalitarisme. De même, si l'on prend la mesure de l'ensemble de son œuvre, on s'aperçoit que l'érudit sinologue Pierre Ryckmans ne disparaît pas au moment où l'essayiste Simon Leys prend le relais. Comme il s'en est expliqué à diverses reprises (et notamment dans l'entretien reproduit à la fin du présent recueil), le choix d'un pseudonyme lui fut imposé par les circonstances (comment obtenir un visa pour se rendre en Chine après avoir publié *Les Habits neufs du président Mao* ?), non par le désir de distinguer l'universitaire et l'écrivain. C'est le même homme qui s'engage, refusant cette distinction même. À un de ses amis qui lui conseille de ne plus perdre son temps « avec les affaires de Chine contemporaine » et de revenir à ses « travaux classiques », il rétorque : « Des propos comme ceux-là me rappellent que "sinologie" rime hélas avec "assyrologie", voire même avec "entomologie"…[2] » Ainsi, après *Les Habits neufs du président Mao*, dont l'orientation est exclusivement politique, les autres essais sur la Chine, en particulier *La Forêt en feu* et *L'Humeur, l'honneur, l'horreur*, mêlent les réflexions politiques, littéraires et culturelles sur la Chine contemporaine comme sur son histoire ancienne. Le sinologue, le pamphlétaire et l'écrivain marchent la main dans la main. Et lorsque, par la suite, Simon Leys s'affirme dans le genre de l'essai littéraire, il n'abandonne pas pour autant ses autres centres d'intérêt. *Le Studio de l'inutilité* encore, qui paraît en 2012, est ainsi composé de trois parties inti-

1. Comme il s'en explique dans son « Liminaire : "Le livre qui ne fut pas" » (*Les Naufragés du Batavia. Anatomie d'un massacre*, Seuil, coll. « Points », Paris, pp. 11-12).

2. *Ombres chinoises. Essais sur la Chine*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1998, p. 233.

tulées « Littérature », « Chine » et « La mer » – selon une tripartition que nous avons naturellement retenue au moment de composer la présente anthologie – et il fait place à plusieurs essais politiques.

Un quatrième thème majeur apparaît dans *L'Ange et le Cachalot*, également composé de trois parties : « Chine », « Littérature », « Traduction (théorie et pratique) ». La traduction a occupé une place majeure dans le travail de Simon Leys et a fortement contribué à sa cohérence : il traduit d'abord et essentiellement en tant que sinologue (notamment Shen Fu, Lu Xun, Confucius), mais privilégie d'emblée la vérité littéraire plutôt que l'exactitude philologique, comme il s'en explique dans « L'expérience de la traduction littéraire » : « On peut commettre des contresens – c'est inévitable –, mais ce qui est impardonnable, ce sont les fautes de jugement et les fautes d'oreille[1]. » Ses traductions sont en outre accompagnées de préfaces conçues comme des essais littéraires bien plus qu'universitaires.

L'évidente cohérence dont témoigne le trajet personnel et professionnel de Pierre Ryckmans dit Simon Leys s'incarne ainsi dans l'usage spécifique qu'il fait du genre de l'essai, usage qui rend poreuses les délimitations qu'on serait tenté de tracer entre les différentes facettes de son œuvre. L'essai, tel qu'il le pratique, réunit l'homme et le savant, par quoi il se distingue nettement de la figure de l'intellectuel qui s'est imposée en France depuis l'affaire Dreyfus. Celui-ci s'appuie sur la reconnaissance qu'il a acquise dans son domaine de compétence spécifique (littéraire, artistique, scientifique, etc.) pour s'engager en faveur de telle ou telle cause ne relevant pas de ce domaine. Comme l'écrit Benoît Denis, son « rôle social […] repose

1. « L'expérience de la traduction littéraire », repris dans le présent volume, p. 309.

sur un abus socialement admis de compétences – l'intellectuel est celui qui "se mêle de ce qui ne le regarde pas"[1].» La position de l'essayiste Simon Leys est tout autre et la distinction entre Pierre Ryckmans et Simon Leys, aussi circonstancielle soit-elle, est remarquablement significative de ce point de vue. Lorsqu'il écrit *Les Habits neufs du président Mao*, le second ne s'appuie pas sur la respectabilité scientifique acquise par le premier; il intervient dans le débat public, non pas en tant qu'éminence, mais en tant que témoin ne pouvant plus taire l'évidence: son livre n'est, dit-il, rien d'autre que «le témoignage d'une conscience forcée hors de sa retraite par le spectacle de ce qui lui semble être une gigantesque imposture[2]». À la figure du savant retiré dans sa tour d'ivoire, à celle de l'intellectuel qui use de sa légitimité pour s'engager hors de son domaine de compétence, répond la position originale et intermédiaire adoptée par Simon Leys.

Pour la définir et la situer, il est intéressant de la rapprocher des réflexions de l'auteur sur l'université, avec laquelle il entretenait une relation ambiguë. Il s'en est expliqué à diverses reprises et, en particulier, dans un texte prononcé lorsqu'il fut nommé docteur *honoris causa* par l'Université catholique de Louvain, à Louvain-la-Neuve, en novembre 2005. Dans ce texte intitulé «Une idée de l'université[3]», il stigmatise les dérives de l'université contemporaine, défendant une position très conser-

1. Benoît Denis, «L'intellectuel et ses fables», dans Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainier Grutman (dir.), *Histoire de la littérature belge francophone (1830-2000)*, Fayard, Paris, 2003, p. 541.

2. Simon Leys, «Les Habits neufs du président Mao», dans *Essais sur la Chine*, *op. cit.*, p. 11.

3. Texte publié ensuite dans le recueil *Le Studio de l'inutilité*, Flammarion, Paris, 2012, pp. 285-291.

vatrice, mais affirme ce faisant une « idée de l'université », sans doute contestable, mais très significative quant à son propre parcours. Deux valeurs essentielles sont invoquées par Simon Leys. D'une part, il prend cette fois à son compte – ce qui ne laisse pas d'étonner (mais on verra que la contradiction n'est qu'apparente) – la métaphore de la « tour d'ivoire » : « L'université a pour objet la recherche désintéressée de la vérité, quelles qu'en puissent être les conséquences, l'extension et la communication du savoir pour lui-même, sans aucune considération utilitaire[1]. » D'autre part, il en appelle à une université qui forme des humanistes plutôt que des experts : il s'en prend ainsi, dans plusieurs essais, à « la maladie de nos universités où, maintenant, il semble qu'on s'occupe moins de former des humanistes que de produire des "brutes spécialisées"[2]. » De la combinaison de ces deux oppositions (tour d'ivoire *vs* utilitarisme, humanisme *vs* spécialisation) résultent quatre positions : celle du savant (qui se retire dans sa tour d'ivoire), celle de l'expert (qui n'intervient que sur le plan utilitaire), celle de l'intellectuel (qui s'engage au-delà de son savoir spécialisé) et celle de l'humaniste (« conscience forcée hors de sa retraite »)[3].

1. *Ibid.*, p. 287.

2. « L'expérience de la traduction littéraire », repris dans le présent volume, p. 297.

3. Ces distinctions permettent de comprendre, pour une part au moins, la relation ambiguë que Simon Leys a entretenue avec les médias, qu'il fuyait résolument, après avoir pourtant participé à deux reprises à la fameuse émission *Apostrophes*. L'expert et l'intellectuel sont amenés à participer, chacun à sa manière, au jeu médiatique contemporain ; le savant ne connaît pas cette exposition (sauf à devenir un expert) ; l'humaniste subit, lui, une double contrainte, que résume parfaitement la formule de Leys : « conscience forcée hors de sa retraite ».

C'est cette dernière position qu'adopte l'essayiste Simon Leys. En témoigne la prise de distance qu'il n'a cessé de manifester à l'égard des enjeux politiques de son combat : l'enjeu premier de ses essais sur la Chine n'était pas, selon lui, de dénoncer le maoïsme ni la souffrance du peuple chinois, mais bien l'imposture de la Révolution culturelle et l'aveuglement de l'opinion publique occidentale, à qui ces essais étaient adressés. Poussé hors de sa tour d'ivoire, l'essayiste s'engage donc au nom des valeurs de celle-ci, adoptant une position analytique et non idéologique : non pas pour une cause, mais pour la vérité ; non pas pour proposer un modèle ou un mode d'action, mais pour mettre à nu les imposteurs. L'enjeu des essais est éthique plus que politique (ce qui n'interdit évidemment pas de constater qu'ils ont aussi un effet politique : ils ont certainement contribué à améliorer la condition du peuple chinois). On peut s'étonner de ce que Simon Leys insiste tant sur cette distinction, de sa méfiance constante à l'égard de l'idée même d'engagement politique. C'est qu'il y a chez lui une « horreur de la politique », qui explique d'ailleurs sa complicité avec Orwell[1] : la politique étant l'organisation du pouvoir, toute pratique politique tend structurellement au totalitarisme. Voilà pourquoi dans ses essais il se présente comme un témoin informé et en appelle à la seule vérité des faits : « À d'autres, doués d'un jugement pondéré et mieux exercés à la réflexion politique, d'intégrer ces données matérielles dans leurs tentatives d'exégèse de la "Révolution culturelle" », précise-t-il dans son avant-propos aux *Habits neufs du président Mao*[2]. Soutenir une réflexion politique reviendrait à sortir de son domaine de compétence, au risque de sombrer dans l'idéologie.

1. *Cf.* Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Hermann, Paris, 1984.
2. *Ibid.*, p. 11.

La sensibilité de Simon Leys s'exprime plus clairement encore dans l'interprétation qu'il livre d'un autre auteur essentiel à ses yeux, au point qu'il en fait « la principale clé d'accès au monde chinois[1] », à savoir Confucius, qu'il rapproche significativement de Montesquieu. Pour Confucius, écrit-il, la « politique est une extension de l'éthique. […] Le gouvernement est assuré par les hommes, non par les lois (aujourd'hui encore, ceci demeure une des plus dangereuses failles dans la tradition politique chinoise). Confucius nourrissait une méfiance profonde pour les lois : les lois incitent les gens à la ruse et excitent leurs pires instincts[2]. » Vérité, conscience (« conscience forcée hors de sa retraite »), éthique (personnelle) : telles sont les valeurs promues par l'humanisme de Simon Leys, humanisme qu'il retrouve dans le confucianisme et dont il reconnaît cependant les limites (« une des plus dangereuses failles dans la tradition politique chinoise » : les lois sont aussi un rempart contre la tyrannie).

Le genre de l'essai, dans l'usage qu'en fait Simon Leys en particulier, est sans doute celui qui correspond le mieux à sa sensibilité. Deux caractéristiques méritent ici d'être relevées. D'une part, l'essai n'est pas chez lui seulement argumentatif. Genre très souple, ouvert à diverses formes (la chronique, l'anecdote, le témoignage personnel, etc.), il conjoint information, réflexion, jugement, intuition. Contrairement à ce qu'il suggère dans *Les Habits neufs*, l'auteur y présente plus qu'un témoignage, sa connaissance de la Chine et ses compétences de lettré lui permettant de contextualiser, d'analyser, de donner toute leur résonance historique aux événements qu'il rapporte

1. « Une introduction à Confucius », repris dans le présent volume, p. 88.

2. *Ibid.*, pp. 99-100

– ce qui ne revient pas à en donner une interprétation politique. D'autre part, l'essai a moins pour fonction de convaincre le lecteur de la validité d'une thèse que de dévoiler une vérité masquée. Ceci a pour corrélat que l'écriture est toujours, chez Simon Leys, sollicitée par le discours d'un autre. Lorsqu'on l'interrogeait sur la raison pour laquelle il n'avait pas poursuivi dans le registre fictionnel après *La Mort de Napoléon*, il répondait d'ailleurs avec regret que ce récit lui avait été mystérieusement inspiré et qu'il n'avait plus connu ensuite cette grâce. À cette exception près, il s'avère en effet que Simon Leys est toujours mis au travail par un autre auquel il s'agit de répondre. Soit, sur un mode polémique, pour rétablir la vérité contre l'imposture : ainsi est-ce l'aiguillon de l'indignation qui l'amène à écrire ses essais politiques, mais aussi certains de ses essais littéraires (quand il dénonce le succès de Malraux ou l'édition Pléiade de Michaux, par exemple). Soit, sur le mode de l'adhésion, lorsqu'il répond à l'impulsion que lui donne un ouvrage qu'il doit préfacer ou recenser, ce qui est souvent l'occasion de relire les œuvres traitées et d'en dévoiler de nouvelles facettes (il est significatif de constater que nombre de ses essais ont été écrits de cette façon : ses préfaces présentent généralement moins un commentaire de l'ouvrage préfacé qu'une série de considérations personnelles sur le sujet du livre, lesquelles donnent lieu, au terme de la préface, à une rapide allusion au livre lui-même). Cette articulation de l'écriture au discours de l'autre permet de situer la caractéristique qui est sans doute la plus frappante dans les essais de Simon Leys : son génie de la citation. Il a l'art de placer en exergue des citations qui font mouche et de faire avancer sa réflexion en prenant appui sur tel ou tel propos, anecdote, formule, tirés de ses lectures. Cette pratique de la citation lui est si consubstantielle qu'il a d'ailleurs publié

un recueil très significativement intitulé : *Les idées des autres idiosyncratiquement compilées par Simon Leys pour l'amusement des lecteurs oisifs*[1].

Portrait de l'artiste en Don Quichotte

Chez Simon Leys, l'essai n'est donc pas d'abord engagement, mais bien témoignage et analyse visant à rétablir la vérité ou à la soutenir. C'est pourquoi ses essais conservent leur valeur au-delà des circonstances auxquelles ils réagissent. Son travail d'essayiste le conduit en effet à découvrir que cette vérité idéalisée par l'universitaire ne va nullement de soi, ne s'impose pas d'elle-même. Dans le conte d'Andersen *Les Habits neufs de l'empereur*, il suffit qu'un enfant constate que l'empereur est nu quand tous prétendent admirer le nouveau costume qu'il porte pour que la vérité reprenne ses droits et que l'ordre des choses soit rétabli. Lorsqu'il publia *Les Habits neufs du président Mao* en 1971, Simon Leys entendait suivre la leçon d'Andersen, mais son histoire à lui connut un autre dénouement, celui qu'avait prévu Orwell : « Au fond, disait Orwell, Andersen n'avait aucune connaissance psychologique […]. Ça ne se passe pas comme ça dans la vie. Quand un petit gosse dit "mais l'empereur est tout nu", on lui donne une grosse fessée. Et c'est fini. C'est comme ça que les choses se passent. Et à mon grand étonnement, j'ai eu la grosse fessée[2]. » S'affirme ici une conviction qui traverse toute l'œuvre de Simon Leys, à savoir que, derrière les mensonges particuliers, toujours susceptibles d'être dénoncés, réside une imposture plus fondamentale qui

1. Plon, Paris, 2005.

2. « Entretien réalisé par Jacques De Decker et Jean-Luc Outers », repris dans le présent volume, p. 327.

procède d'une tentation humaine, trop humaine : la « tentation de congédier la réalité[1] ». Toute son analyse du totalitarisme tend à montrer, dans le sillage des Lumières, que le pouvoir passe par l'aveuglement, que le lien entre totalitarisme et imposture est structurel. « L'anatomie d'un massacre » à laquelle il procède dans *Les Naufragés du Batavia* en livre une démonstration implacable et confronte le lecteur à ce qui demeure pour l'auteur une énigme cardinale : celle de l'aveuglement consenti. C'est la même énigme qui le « passionne » dans le « récit autobiographique posthume de Sebastian Haffner[2] » : comment comprendre que la majorité des Allemands, hostiles au nazisme, ne se sont pas révoltés face à la nazification de la société ?

Pour rendre compte de cette énigme, qui demeure insoluble à ses yeux, Simon Leys privilégie généralement deux explications complémentaires. D'abord, la violence du pouvoir, lorsqu'il n'a d'autre finalité que de se maintenir ou se renforcer. L'aveuglement est ici imposé : c'est en maintenant la population dans l'ignorance que le pouvoir conserve sa mainmise. L'idéologie elle-même, qui, en apparence, régit le totalitarisme, maoïste en particulier[3], n'est qu'un prétexte que le pouvoir utilise. Dans ses analyses, Leys s'attache ainsi à démontrer que la ligne idéologique du parti communiste chinois n'a cessé de se modifier, l'objectif étant de créer un climat de terreur en maintenant la population dans l'ignorance des préceptes

1. Simon Leys, « Préface », dans Yao Mingle, *Enquête sur la mort de Lin Biao*, Robert Laffont, Paris, 1983 (repris dans *Essais sur la Chine*, *op. cit.*, p. 570).

2. « Entretien réalisé par Jacques De Decker et Jean-Luc Outers », *op. cit.*, p. 339.

3. « Le "lavage de cerveau" est essentiellement une méthode communiste chinoise » (Simon Leys, *L'Humeur, l'honneur, l'horreur. Essais sur la Chine*, *op. cit.*, p. 791).

de gouvernement : « C'est son arbitraire même qui constitue l'essence efficace et sans appel de toute Terreur[1]. » À cette imposture idéologique peut seul répondre l'héroïsme de la vérité, avec tous les risques qu'il représente : on en trouve un bel exemple dans la figure de Liu Xiaobo[2], Prix Nobel de la paix en 2010, à qui Leys consacre un essai qui s'ouvre sur une citation de Sima Qian : « Mieux que l'approbation de la foule : l'indignation d'un seul honnête homme ! » Ceci nous amène à la deuxième explication, complémentaire, car la violence n'épuise pas la question : le conformisme est un autre ressort essentiel du déni de la réalité, comme en atteste de façon si frappante le récit de Sebastian Haffner. Mais le conformisme n'est-il pas inhérent à l'idée même de société ? Comment lui échapper ? C'est ici que s'inscrit, dans la pensée de Simon Leys, une autre (contre-)valeur essentielle, qui traverse toute son œuvre : l'inadaptation.

La relecture qu'il propose du chef-d'œuvre de Cervantès est tout à fait significative de ce point de vue. Dans cet essai intitulé *L'Imitation de notre seigneur Don Quichotte. Cervantès et quelques-uns de ses critiques modernes*[3], Leys aborde *Don Quichotte*, selon sa méthode critique habituelle, d'une part, en se confrontant moins au texte lui-même qu'à certaines interprétations qui en ont été faites et auxquelles il répond ; d'autre part, en distinguant l'œuvre de son auteur, celle-là dépassant bien souvent celui-ci. Ainsi, plusieurs critiques auxquels il se réfère ont en commun de lire *Don Quichotte* contre Cervantès, s'in-

1. Simon Leys, *Les Naufragés du Batavia. Anatomie d'un massacre*, *op. cit.*, pp. 48-49.

2. « Anatomie d'une "dictature post-totalitaire". Les essais de Liu Xiaobo sur la Chine d'aujourd'hui » : pp. 109-133 du présent volume.

3. Pp. 241-261 du présent volume.

dignant du traitement qu'il inflige à son héros. Ils font ainsi de Don Quichotte une personne à part entière, bien plus qu'un être de papier. Paradoxalement, souligne-t-il, c'est la preuve du génie de Cervantès que de rendre son personnage indépendant de lui, de produire cet effet de croyance : « C'est la vigueur même de notre indignation qui atteste la force convaincante de son monde et de ses personnages[1]. » Simon Leys déconstruit ainsi les analyses des critiques qui l'ont précédé, mais pas pour les annuler. Au contraire, il prend appui sur elles pour réinterpréter à son tour Don Quichotte, dans le sillage de Mark Van Doren, comme un héros inadapté : « Nonobstant ce que Cervantès a pu lui-même penser là-dessus, Don Quichotte n'était nullement fou. […] Il n'a jamais eu l'illusion qu'il *était* un chevalier errant ; non, il a résolu d'en devenir un[2]. » C'est le destin d'exception qu'il s'est choisi, « la carrière d'un chevalier errant [étant] la plus satisfaisante pour lui, intellectuellement et moralement[3] », et il a tout fait pour y correspondre, mais en vain. Et Simon Leys de conclure : « Les gens qui réussissent sont ceux qui savent s'adapter à la réalité. En revanche, ceux qui persistent à vouloir élargir la réalité aux dimensions de leur rêve échouent. Et c'est pourquoi tout progrès humain est dû en définitive aux gens qui échouent[4]. »

L'admiration qu'il nourrit à l'égard de Michaux s'exprime dans les mêmes termes : « Toujours garder en réserve de l'inadaptation », écrivait celui-ci[5]. Et Simon Leys tente de montrer que cette réserve, c'est sa belgitude qui la lui

1. *Ibid.*, p. 252.
2. *Ibid.*, p. 257.
3. *Ibid.*, p. 257.
4. *Ibid.*, p. 260.
5. Simon Leys le cite lui-même dans son essai *Belgitude de Michaux* : p. 264 du présent volume.

offrit. Pour ce faire, il suit le parcours de Michaux, reprenant certaines de ses affirmations, en réfutant d'autres comme le fameux « épisode marin », au gré de son intuition. Leys prend ainsi ostensiblement le contrepied de la critique universitaire (au sujet de laquelle il ironise d'ailleurs dans nombre de ses textes) et choisit de privilégier la vérité de l'intuition contre l'exactitude philologique. Ce choix rend son essai contestable au plan méthodologique. Il n'en est pas moins représentatif de son style et d'une conviction consubstantielle à son travail, à savoir que la vérité est sœur de l'imagination et de l'intuition quand l'objectivisme universitaire peut s'avérer trompeur. Dans le sillage de Julien Gracq, il considère ainsi que « les artistes créateurs ont […] directement accès à cette preuve psychologique du style, beaucoup plus convaincante et irréfutable que tous les arguments de la philologie[1] ». Or, le conformisme guette même les plus grands écrivains et la vérité littéraire risque toujours d'être refoulée par l'auteur même. Voilà pourquoi il faut lire Michaux (qui a un moment succombé lui-même à la propagande maoïste et s'est renié par conformisme) contre lui-même ; voilà pourquoi les éditeurs de la Pléiade n'auraient pas dû respecter dans son cas la règle philologique qui impose de retenir le dernier état du texte voulu par l'auteur.

L'inadaptation n'est donc pas le contrepoids nécessaire au seul totalitarisme : elle permet de faire déchoir les fausses idoles, mais contribue, plus largement, à mettre en cause notre propension commune à succomber au confort du prêt-à-penser. La Chine, la littérature, la mer : toutes les passions de Simon Leys ont pour commun dénominateur de favoriser l'inadaptation, comme le montre bien son interprétation de l'« exotisme » de Segalen, qui

1. « Une introduction à Confucius » : p. 92 du présent volume.

est « le pouvoir de concevoir autre »[1]. Rien « n'agaçait tant Segalen que d'entendre des amis lui dire : "Comme vous avez bien compris la Chine !" Effectivement, il l'avait sans doute assez bien comprise, mais là n'était pas la question – car pour Segalen, on l'a déjà souligné, le voyage en Chine était finalement un "voyage au fond de la connaissance de soi"[2]. » Pour Simon Leys également, il l'a souligné à de très nombreuses reprises, la Chine fut d'abord et avant tout « *l'autre pôle de l'expérience humaine* », d'où son « originalité […] radicale et éclairante »[3] pour un Occidental.

L'expérience chinoise devait être révélatrice à ce titre, mais les circonstances en ont décidé autrement, qui firent de Simon Leys le dénonciateur parfois véhément que l'on sait. À le relire aujourd'hui, on perçoit pourtant que, même aux moments les plus noirs, l'optimisme ne l'a jamais quitté et, plus encore, le plaisir de voir la vérité résister à la tyrannie comme David à Goliath. Dans l'avant-propos qu'il rédige pour la réédition en un volume des *Essais sur la Chine* (et qu'il date, significativement pour le chrétien convaincu qu'il fut, de Noël 1997), il évoque la figure de Wei Jingsheng, qui, après avoir « passé la plus grande partie de son existence adulte en prison », reprit « le fil de son propos, exactement au point où les policiers l'avaient interrompu dix-huit ans plus tôt » : il faut instaurer la démocratie en Chine. Et Simon Leys de commenter : « Cette vérité qu'il vient une fois encore de nous rappeler est évidente, raisonnable, convaincante et *contagieuse*. Et c'est bien pourquoi cet homme, bâillonné et enfermé, continuait à inspirer une véritable épouvante aux tout-

1. « L'"exotisme" de Segalen » : p. 205 du présent volume.
2. *Ibid.*, p. 230 du présent volume.
3. *Ibid.*, pp. 202-203 du présent volume.

puissants dirigeants de l'État le plus populeux de notre planète…[1] » C'est avec la même jubilation qu'il observe la « crise d'hystérie » qui saisit les autorités chinoises au moment de l'attribution du Prix Nobel de la paix à Liu Xiaobo en 2010[2]. Sans doute est-ce à sa fréquentation de l'esthétique chinoise qu'il doit cette confiance indéfectible en l'humanité et en la vérité ? Dans les deux premiers essais du présent recueil, « L'attitude des Chinois à l'égard du passé » et « Poésie et peinture. Aspects de l'esthétique chinoise classique », il s'attarde longuement sur la « fonction dévolue au *qi* – concept central de la théorie esthétique –», qui « désigne l'élan vital, le dynamisme interne de la création cosmique »[3]. Ce concept cardinal permettrait de comprendre pourquoi la Chine a manifesté tout au long de son histoire « une indifférence et une curieuse négligence (pouvant aller à l'occasion jusqu'à un iconoclasme pur et simple) envers l'héritage matériel du passé[4] ». L'hypothèse de Simon Leys, c'est que la force vitale chinoise est irréductible à toute manifestation monumentale : « *Cette tradition ne s'est jamais laissé prendre au piège des choses, où elle aurait risqué de se pétrifier et de mourir*[5]. » Telle qu'elle transparaît dans tous ses essais, la quête de la vérité qui a animé Simon Leys sa vie durant doit beaucoup à ce *qi*, qui aura orienté tout son destin.

---

1. *Essais sur la Chine*, *op. cit.*, p. VII.
2. « Anatomie d'une "dictature post-totalitaire". Les essais de Liu Xiaobo sur la Chine d'aujourd'hui » : p. 130 du présent volume.
3. « Poésie et peinture. Aspects de l'esthétique chinoise classique » : p. 68 du présent volume.
4. « L'attitude des Chinois à l'égard du passé » : p. 15 du présent volume.
5. *Ibid.*, pp. 39-40 du présent volume.